

**LE DEUIL DE MARGUERITE YOURCENAR OU
L'ÉNIGME DE LA « PORTE ENTREBÂILLÉE »
DANS *LE LABYRINTHE DU MONDE***

par Nathalie TANGUY-SOUBRIER (Saint-Étienne)

Si l'on ne devait retenir qu'un terme pour qualifier l'attitude qu'a adoptée systématiquement Marguerite Yourcenar lorsqu'il s'est agi, tant au cours de ses entretiens que dans les œuvres qu'elle a laissées derrière elle, de « parler d'elle », on songerait sans doute aussitôt au terme de « pudeur ». Cette pudeur dans laquelle elle a toujours trouvé refuge ne manque pas d'attirer l'attention d'un lecteur soucieux d'en savoir plus sur la personnalité complexe du grand auteur. Dans *Le Labyrinthe du monde*, trilogie censée être consacrée au récit de son existence, on est d'emblée frappé par le peu de place qu'elle s'accorde en tant que personnage. Tout au long de cette étonnante autobiographie (appellation, il est vrai contestable, tant cette œuvre s'est éloignée, à plus d'une reprise, de la définition qu'il est convenu de donner à ce genre), Marguerite Yourcenar se lance dans un grand jeu d'esquive et de cache-cache avec le lecteur, semblant même à certains moments prendre plaisir à se dissimuler derrière d'autres personnages, à attiser la curiosité du public. Une remarque en particulier, aveu de non-conformité au genre, est fort extraordinaire quand on sait qu'elle ferme le second volume prétendu autobiographique :

Les incidents de cette vie m'intéressent surtout en tant que voies d'accès par lesquelles certaines expériences l'ont atteinte. C'est pour cette raison, et pour cette raison seulement, que je les consignerai peut-être un jour, si le loisir m'en est donné et si l'envie m'en vient.¹

Citons encore cette dernière phrase, tout aussi étonnante, à propos d'elle nouvellement née :

Mais il est trop tôt pour parler d'elle, à supposer qu'on puisse parler sans complaisance et sans erreur de quelqu'un qui nous touche inexplicablement de si près. Laissons-la dormir sur les genoux de Madame Azélie sur la terrasse qu'ombragent des tilleuls ; laissons ses

¹Marguerite YOURCENAR, *Archives du Nord*, Paris, Gallimard, 1974, p. 369. Nous citons les œuvres de Marguerite Yourcenar dans la collection Folio.

yeux neufs suivre le vol d'un oiseau ou le rayon de soleil qui bouge entre deux feuilles. Le reste est peut-être moins important qu'on ne croit.²

Incontestablement, la censure est à l'œuvre dans cette trilogie censée parler de Marguerite Yourcenar. Le public sera toujours déçu dans ses attentes. La pudeur qu'elle affiche, un peu comme s'il s'agissait pour elle d'endosser un large manteau protecteur, semble recouvrir d'autres sentiments plus vagues, plus délicats à identifier. De nombreux lecteurs s'accordent à penser qu'une certaine douleur contenue paraît affleurer çà et là. Dans *Le Labyrinthe du monde* plus particulièrement, elle se montre parfois comme envahie par un sentiment du vide³. L'œuvre entière est écrite sous le signe du manque, de la censure, qui est la première forme immédiatement identifiable de ce vide (au sens large du terme). La censure à laquelle s'astreint la narratrice, l'oblige sans cesse à bien délimiter le champ d'action de sa propre parole. Elle veille à taire certains événements de son existence, à ne pas en dire trop sur elle-même : elle se contraint à s'effacer le plus possible de l'autobiographie peu commune qu'elle s'active à écrire.

Faut-il rapprocher de la sévérité habituelle de Marguerite Yourcenar pour l'humanité le silence où elle se cantonne sur elle-même ? Au fond, que peut bien dissimuler le vide, le silence qui entourent l'étrange personnalité de Marguerite Yourcenar ? C'est à cette question que nous tenterons d'apporter quelques éléments de réponse au cours de cet article, en nous interrogeant plus spécifiquement sur le sens de l'un des événements les plus déterminants de sa vie (bien qu'elle tende, comme de bien entendu, à le nier) : le décès de sa mère⁴.

² *Ibid.*, p. 369-370.

³ Il convient, toutefois, de faire place à sa prise en considération du vide bouddhique, dont elle a fait une étude dans son essai *Mishima ou La vision du vide*. Marguerite Yourcenar y relate la mort du célèbre écrivain japonais Mishima. Ce suicide, dont la mise en scène a été préparée avec le plus grand soin, y est présenté comme son ultime chef d'œuvre – à la fois couronnement et justification de son existence – dans la mesure où il lui permet d'atteindre le « vide » métaphysique duquel il n'a cessé d'être en quête. Marguerite Yourcenar évoque ce vide ontologique, qui traverse toujours plus ou moins chaque vie, en ces termes : « Même au cours de la vie la plus éclatante et la plus comblée, ce que l'on veut vraiment faire est rarement accompli, et, des profondeurs ou des hauteurs du Vide, ce qui a été, et ce qui n'a pas été, semblent également des mirages ou des songes » (*Mishima ou la vision du vide*, Paris, Gallimard, 1980, p. 123).

⁴ En ce qui concerne chez Marguerite Yourcenar le thème de la figure maternelle, je renvoie à l'article de Maurice DELCROIX, « Aux sources du labyrinthe », *Marguerite Yourcenar, retour aux sources*, Bucarest/Tours, éd. Libra/SIEY, 1998, p. 27-38 ; cf. Maurice DELCROIX, « Traverses du Labyrinthe », *Lectures transversales de Marguerite Yourcenar*, Tours, SIEY, 1997, p. 133-142 ; cf. J. H. SANERCKI, « Ecriture et